

LE MIRACLE ALLEMAND...

C'est ainsi qu'on a baptisé l'étonnant relèvement de l'économie de l'Allemagne qui a valu au Chancelier Adenauer une popularité de bon aloi parfaitement méritée. Cet événement vaut qu'on s'y arrête car il pourrait servir d'exemple aux économies occidentales qui depuis leur victoire (?) ne sortent d'une crise que pour rentrer dans une autre. Ce miracle comporte à mon avis une explication très simple et par là il est à la portée de tous les peuples. Le malheur veut qu'il dérange quelque peu les savantes combinaisons de nos dirigeants dont le but est de maintenir des situations acquises par des tentatives scientifiquement vouées à l'échec, mais qui paralysent en attendant le progrès et retardent la venue d'une ère de prospérité et d'abondance.

Voyons d'abord sur quels principes se sont basés les dirigeants de l'économie du Reich. Ils sont partis à zéro pour agir, sous la haute direction du Dr Erhard dont l'action fut prépondérante. Nous schématiserons autant que possible: la valeur de notre raisonnement n'en sera, je crois, point affectée.

Dans toute économie, encore sous l'emprise des méthodes capitalistes, que se passe-t-il et qu'adviennent-il dans une entreprise qui rationalise et qui augmente le plus possible sa productivité? Si l'écoulement des produits créés est favorisé par une forte demande, il est bien évident que des bénéfices substantiels sont possibles.

Dans l'économie générale, que deviennent ces bénéfices? Où vont-ils? Qui en profitent? Dans l'immédiat, trois catégories de personnes peuvent en profiter.

a- En premier lieu, bien entendu, l'industriel, le patron, les dirigeants de l'entreprise. Avec des prix de vente portés au maximum, car aujourd'hui, chacun sait bien que la concurrence ne joue pas, les détenteurs des entreprises disposent d'abord des salaires de la main-d'œuvre éliminée par la mécanisation, et ensuite des économies réalisées par le travail des machines qui, une fois amorties, fonctionnent gratuitement; les forces, l'énergie qui actionnent les machines sont un don de la nature, de Dieu, disent les croyants, et Dieu ne se fait pas payer. Et nos profiteurs petits et gros croyants ou incroyants empochent tout ça, la conscience bien tranquille.

b- Deuxièmement, les ouvriers de l'entreprise, ceux qui n'ont pas été congédiés. Assez souvent, grâce à leur action syndicale, ils obtiennent un relèvement de salaire, ou bien une participation aux bénéfices sous forme de gratifications ou de primes permanentes qui tendent à devenir une partie intégrante du salaire. De temps en temps, quand l'entreprise traverse une crise grave, ils comprennent un peu mieux leur devoir de solidarité prolétarienne, ils s'opposent par la grève, ou de violentes manifestations au renvoi de leurs camarades (grève des ouvriers métallos de la *Standard Motor* à Coventry, de ceux de *Fives-Lille*, des mineurs du Borinage, etc.); mais comme ils n'ont rien à proposer qui pourrait les libérer d'une prétendue fatalité dont tirent habilement parti les privilégiés de toutes catégories, ils s'inclinent, et leurs militants les calment avec des vœux révolutionnaires qui ne sont que des mots.

c- Il y a une troisième solution que voici: les économies réalisées n'iront ni aux maîtres de l'entreprise pour grossir leurs bénéfices, ni aux ouvriers pour grossir leurs salaires; elles seront exclusivement consacrées à abaisser le prix de vente au bénéfice du consommateur. Il est facile de comprendre que dans ce cas, et seulement dans ce cas, le pouvoir d'achat global de la population augmente. Celui qui, avant, achetait mille francs une marchandise qu'il peut se procurer maintenant pour neuf cents francs, il va de soi que les cent francs de différence restent à sa disposition. Que fera-t-il de ces cent francs? De toute façon, s'il ne les enfouit pas dans une cachette, il achètera soit un peu plus de la même marchandise, soit autre chose; ou bien il les prêtera à d'autres qui les dépenseront à sa place. Dans l'économie

générale, il y aura augmentation de la demande, donc par suite expansion de la production et accroissement de la demande de main-d'œuvre pour fabriquer les nouveaux biens; donc pas de chômage, et si les ouvriers ne sont pas des sots, pas de baisse de salaires, mais climat favorable à l'augmentation de ceux-ci. En résumé, et pour conclure sur ce point, ce n'est que dans le cas de la baisse des prix, au sens absolu du mot, que la productivité ou l'automation, ou le progrès en général peut éléver le niveau de vie de toutes les classes de la société et permettre à l'économie une marche constamment progressive.

Maintenant nous sommes en mesure de comprendre le relèvement de l'économie allemande, le fameux miracle. Les Allemands auraient pu comme en France distribuer immédiatement en profits et salaires les premiers bénéfices et confier à l'inflation la fonction d'investir et d'équiper; c'était possible, car eux aussi, comme les Français, ont largement profité des crédits américains. Ils ont préféré, avec une courageuse obstination suivre la voie de l'austérité. Ils ont consacré tous les bénéfices et tous les crédits disponibles, à l'autofinancement et aux investissements, avec comme but, redonner à l'Allemagne sa puissance économique d'avant-guerre.

Les salariés ont accepté de travailler à bas prix; les patrons, les cadres, les techniciens, le personnel dirigeant de limiter leurs profits; les paysans, les commerçants, les membres des professions libérales de subir une discipline sévère dans la fixation du prix de leurs produits et de leurs services. Pour faciliter les transactions et bien asseoir la confiance, l'économie a été dotée d'une monnaie stable, le D.M. à l'abri des manipulations démagogiques, parce que maniée par des économistes qui savent que la monnaie, même la plus solide, serait-elle de l'or, n'a en soi aucun pouvoir de rendre un peuple plus riche qu'il n'est.

Pendant toute la période qui va de la fin de la guerre jusque vers 1956 les salaires et les profits sont à peu près restés stables. Si, vers cette époque, les salariés ont exigé des augmentations, ce n'est pas eux qui ont rompu le contrat, quelque peu tacite, de l'austérité. Me trouvant à Munich lors de la grève des métallos bavarois, j'ai pu me rendre compte que le mouvement n'avait aucun caractère idéologique. Les travailleurs voyaient leur capitale reprendre son activité de luxe et de plaisir. Ils ont pensé avec juste raison que, s'ils ne voulaient pas être des jobards, ils devaient obtenir leur juste part d'une prospérité renaissante dont ils étaient les principaux créateurs. Les luttes revendicatives, qui n'avaient pas d'autres causes, eurent un plein succès facilité d'ailleurs par les dirigeants de Bonn qui conseillaient au patronat de se montrer conciliant et déclenchaient des baisses de prix sur tous les articles dont le prix de revient avait bénéficié d'une productivité croissante. C'est à ce moment aussi que les prix de vente à l'exportation, qui, jusque-là n'avaient rien d'agressif contre les prix mondiaux, baissèrent brusquement et permirent au Reich d'avoir une balance commerciale fortement active ; ce qui fit classer le D.M. dans la catégorie des devises fortes.

Voilà, à mon avis, l'explication de la surprenante restauration allemande. On n'y voit ni miracle, ni sortilège, mais simplement les effets d'une habile politique orientée avec une patiente continuité dans le sens du possible. Il faut noter cependant, comme l'un des facteurs décisifs de cette réussite, le fait que les dirigeants allemands opéraient dans un climat exceptionnel, résultat d'une guerre abominable qui avait fait de l'Allemagne un champ de ruines et l'avait plongée dans la honte et le désespoir. Le peuple allemand était docile à souhait et prêt à subir n'importe quelle expérience pourvu qu'il ne soit plus question de guerre, d'armée, de patrie, de ration, de prestige, de grandeur. D'honnêtes «petits bourgeois», appelés ainsi par les grands bourgeois soviétiques, disciples de cet autre grand bourgeois Karl Marx, se sont présentés avec leurs plans économiques exposés plus haut; les Allemands leur ont fait confiance, et ce qui est surprenant, c'est que cette confiance dure depuis plus de dix ans et ne paraît pas ébranlée.

Pour moi, - et c'est le libertaire qui parle - il y a surtout lieu de regretter que le miracle, puisque miracle il y a, n'ait pas été l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Ce n'est que dans ce cas qu'il aurait, pour les prolétaires, sa pleine valeur. Le bien-être et la liberté sont des biens qui se prennent, mais qui ne se donnent pas.

J. FONTAINE.